

CLAUDE RINVAL

LES "PASSAGERES"
DE SAINT-GILDAS-DE-RHUYS

Roman



Actilia Multimedia

INQUIETANTES RENCONTRES

Ce matin du 6 mars 1946, le chalutier l'Alcyon rentrait au port de Saint Gildas de Rhuys . Il avait dragué toute la nuit entre les balises de la Chimère et de la Recherche. Erwann Belbeoch le patron, et son matelot Fanch Houeix étaient fatigués mais heureux : la marée avait été excellente et la vente en serait d'un bon rapport. Pas besoin d'aller à la criée de Lorient : les habitués, clients fidèles, s'arracheraient le poisson. Erwann déboucha un litre et s'octroya une longue goulée de Père Benoît, *le velours de l'estomac* disait la réclame. Puis il passa la bouteille à Fanch qui cala d'un coup de langue sa chique contre sa joue droite avant de porter le goulot à ses lèvres.

- *Vois-tu c'que j'vois ?* demanda-t-il en renfonçant à demi le bouchon.

Il montrait de sa grosse main une forme noire, presque ronde, à la surface de l'eau. Un dauphin ? mais non, aucun animal ne serait resté si longtemps en surface immobile. La forme dérivait dans les courants, ballottée par les houles, semblant hésiter à suivre la côte en direction de la Pointe du Grand Mont ou à s'engager au large vers l'île d'Hoëdic.

- *Ça pourrait être un canot ! Mais un comme ça, j'en n'ai jamais vu. Allez, Fanch, met cap dessus, on va en avoir le cœur net.*

Quand ils ne furent plus qu'à une encablure, ils aperçurent une masse blanche au fond de ce qui ressemblait à une grande baignoire. Aucun signe de vie et c'était bien une forme humaine étendue.

Fanch manœuvra prudemment pour placer le chalutier de façon que *la chose* se trouve le long du bord. Le patron, à l'aide d'une gaffe, l'approcha doucement.

- *Sacré bonsoir ! T'as vu, Fanch ? C't'une bonne femme, une **mamm goz** (une grand-mère) drôlement accoutrée. Qu'est-ce qu'elle fabrique dans cet attirail au fond de ce **tro-blég a war ar mor** ? (Ce machin qui flotte).*

Avec difficulté, les deux hommes réussirent à accrocher un palan aux extrémités de la curieuse embarcation et à la hisser à bord. Elle ne mesurait pas plus de deux mètres de long et était faite d'une toile goudronnée tendue sur une armature de bois. La femme était bel et bien morte. On aurait dit qu'elle s'était parée comme pour une cérémonie religieuse, d'une longue robe blanche. Son front était ceint d'une couronne de dentelle ornée de motifs brodés. Elle était fardée, les lèvres très rouges, les pommettes bien roses. Dans ses mains jointes, elle serrait un chapelet d'ambre qui se terminait, non par une croix, mais, curieusement, par une sorte de boussole. Le capitaine eut la curiosité d'en regarder le cadran : à la place de l'aiguille aimantée était fixé un petit morceau triangulaire de pierre noire dont la pointe indiquait l'Ouest.

Ils jetèrent une toile sur l'ensemble et mirent le cap sur Port aux Moines.

Sitôt à quai, Erwann Belbeoch fonça à la mairie, confiant la garde de l'Alcyon à son matelot.

- *Commence à vendre*, lui cria-t-il devant la douzaine de clients qui attendaient déjà.

Le secrétaire avertit le Maire et la gendarmerie de Sarzeau.

L'édile arriva le premier sur la cale, mais il préféra attendre l'arrivée de la maréchaussée qui ne tarda pas. Ils montèrent à bord et ôtèrent la toile sous les regards stupéfaits des acheteurs maintenant très nombreux.

- *Un cinéma ! Un vrai cinéma !* s'exclama le Maire.

- *Jamais vu chose pareille*, dit le brigadier. *Il faut prévenir la Compagnie de Vannes et demander le médecin légiste avec une ambulance. Louarn, foncez à la mairie pour téléphoner. N'en dites pas trop, mais c'est urgent.*

La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre et les badauds affluaient, se bousculant pour s'approcher au plus près de l'Alcyon et voir cette chose bizarre avec la morte. Ils s'interpellaient : *T'as déjà vu une barcasse comme ça, Paulo ?*, *J'ai drogué sur toutes les mers, mais ça, non, jamais.* ; *La vieille, là, tu la connais ?* ; *Non ! Ca m'dit rien. Pas d'chez nous !* ; *Et d'où qu'i vient l'cercueil flottant ?*

Les femmes se signaient, de crainte que ce ne soit la manifestation de quelque **diaoul**, quelque diable. Des petits mômes trépignaient : *J'veux voir ! J'veux voir !*, et se mettaient à hurler sous la paire de baffes.

- *Allons ! Allons ! Reculez. Laissez la place à l'ambulance qui arrive*, s'évertuait le brigadier.

La foule faisait deux pas en arrière, mais sous la poussée des derniers arrivants elle se retrouvait aussitôt contre le bastingage du chalutier.

Elle ne s'écarta que de ce qu'il fallait pour laisser passer la traction-avant de la Compagnie suivie de l'ambulance.

Le lieutenant Gwen Gabellic donna l'ordre aux gendarmes Hascoat et Brishoual, assistés de Louarn, de faire dégager le quai. Ils n'y parvinrent qu'avec bien du mal.

Le médecin légiste tenta un premier examen rapide du cadavre sans découvrir aucune lésion apparente, le fit placer sur un brancard qu'on chargea dans l'ambulance qui démarra aussitôt.

- *Vous avez bien tout noté ?* demanda Gwen au brigadier. *Vous allez transporter ce... euh !... bateau jusqu'à Sarzeau et le mettre à l'abri. Ne déplacez rien. Quant à vous, messieurs, je vous donne rendez-vous dans une heure à la gendarmerie.*

- *Mais, nos poissons ? protesta Belbeoch. Il faut les vendre.*

- *Bon ! Faites vite. Disons une heure et demie.*

Mais, en dépit de l'affluence des badauds à Port aux Moines, peu de clients se décidèrent à acheter car, certainement, l'Alcyon avait eu maille à partir avec l'Ankou et manger de sa pêche porterait malheur.

Les dépositions des deux pêcheurs ne permettaient pas de savoir d'où provenait la curieuse embarcation. Gwen fit donc appel aux Affaires maritimes qui étudièrent la question en tenant compte des courants et du coefficient de marée. Mais ce qu'elles ne pouvaient savoir c'est l'heure à laquelle avait eu lieu la mise à l'eau. On émit l'hypothèse que, compte tenu de sa nature macabre il était vraisemblable qu'elle l'avait été en pleine nuit. Il était alors probable qu'elle avait dérivé en suivant le jusant et qu'elle ait été ramenée vers la côte au flot montant. Bien qu'elle ne soit pas gréée, les vents pouvaient l'avoir poussée. Ils avaient viré au lever du jour de suet à nordet.

On traça sur la carte plusieurs routes possibles, sans certitude aucune.

Quant à l'embarcation elle-même le mystère le plus total restait. Elle avait certainement été construite par un bricoleur utilisant d'anciennes techniques. Un officier se souvint de pirogues africaines en roseaux assemblés par des ligatures. Mais c'était autre chose. La carcasse était faite de tiges rondes de bois, des branches de saule, tenues sans vis ni clou, par des bandes de toile de lin, la même qui, enduite de coaltar et tendue, tenait lieu de coque.

L'autopsie de la *passagère* permit de situer le décès vingt-quatre heures environ avant sa découverte. On ne décelait chez elle aucune trace de maladie grave. La chevelure soignée, la peau fine à l'intérieur des mains, les ongles bien taillés, des traces d'onguents et de crèmes de soins sur le corps, tout laissait penser qu'il s'agissait d'une bourgeoise. Elle portait une alliance d'or blanc rehaussée de petits diamants.

La cause du décès était un poison, l'anhydride arsénieux, mais si la dose létale avait été absorbée peu de temps avant la mort, elle ne faisait que suivre, sans doute dans les jours précédents, d'autres prises plus légères dont on retrouvait des traces dans les organes et les cheveux, comme un conditionnement progressif de l'organisme. En tout cas, cela avait dû éviter les spasmes pré-mortem, ce qui expliquait l'absence de contracture des muscles du visage qui était bien détendu.

On aurait pu penser à un suicide prémédité, ce que pouvait confirmer la tenue vestimentaire et la présence de fards sur les joues et les lèvres. Mais il aurait fallu admettre alors que la morte, dès les premiers symptômes, après s'être parée, aurait eu assez de force pour tirer l'embarcation à la côte, la pousser à l'eau et s'y installer en attendant l'arrêt cardiaque. On imaginait mal le déroulement d'un tel scénario. D'autant que le bas de sa longue robe blanche n'était marquée d'aucune salissure de sable ou de vase, ni d'eau de mer.

L'hypothèse la plus vraisemblable était bel et bien l'assassinat. Mais pourquoi cette mise en scène ? Il y avait d'autres moyens pour se débarrasser du corps, discrètement. Le docteur Petiot, récemment jugé et condamné à la peine capitale avait brûlé ses victimes, les malheureux juifs dont il récupérait l'argent en prétendant les faire passer en Espagne, sans attirer l'attention, rejoignant dans les archives de la criminalité obscène d'Henri Désiré Landru.

Dans le cas présent, il ne pouvait s'agir d'une tentative de dissimulation ; au contraire, tout laissait penser que le meurtrier avait voulu attirer l'attention sur sa victime. Dans quel but ? Cela restait un mystère.

Autant de questions qui risquaient de demeurer longtemps sans réponse.

Gwen rendit compte à son chef de corps, le colonel Trégaro et, avec son aval, adressa son rapport au Procureur.

La préoccupation immédiate était de découvrir l'identité de la victime. Les brigades de gendarmerie se mobilisèrent et entreprirent le tour des mairies d'Hoëdic, de Houat et des presqu'îles de Quiberon et de Rhuys. Les recherches restèrent vaines : aucune disparition n'avait été signalée.

On alerta les douaniers qui, au cours de leurs rondes nocturnes le long des côtes pouvaient avoir aperçu un indice. En vain.

Le 17 mars, le caseyeur quiberonais l'Etoile du Marin qui mouillait ses nasses devant l'Île aux Chevaux, à l'Ouest d'Hoëdic, heurta un objet flottant entre deux eaux. En se penchant par dessus la bordée le mousse aperçut une sorte de corps fuselé presque rond et luisant qui lui fit penser à un thon. Le matelot Guilvic s'empara d'un harpon qu'il planta dans le corps. A sa surprise un bouillonnement se produisit et de l'eau gicla. Le mousse planta un deuxième harpon qui eut le même effet. A deux, ils hâlerent la prise avec bien du mal et la hissèrent sur le pont. Leurs yeux s'arrondirent de surprise. En fait de thon, il s'agissait d'une sorte de petit canot arrondi, en toile goudronnée sur un bâti de bois. Les harpons avaient provoqué deux déchirures de la largeur d'une main.

Ils appelèrent Jean-Marie, le patron, qui abandonna le gouvernail et vint se rendre compte.

- *C't'un jouet d'gosse, grommela-t-il dans sa moustache. Ces p'tits connards savent p'us quoi inventer.*

- *On le r'fout à la jaille ?* demanda le mousse.

- *On f'rait p'têt mieux. Mais on sait pas. Un jouet d'gosse ça peut être. Ou alors un j'sais pas quoi d'la Royale. Y zont d'ces machins maint'nant. Pas d'emmerde. On ramène ça à Port-Haliguen et on l'montre aux gendarmes.*

Heureusement, les consignes avaient été précises, sinon l'épave aurait été considérée comme n'importe quel objet flottant inconnu et détruite.

Averti, le lieutenant Gabellic se rendit sur place : il s'agissait du même genre d'embarcation que celle récupérée par